

50<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE L'INDÉPENDANCELe martyr Maraf dit Marouf Mohamed  
ou le devoir de mémoire

**Marouf dit Maraf Mohamed, fils de Abdelkader et de Chaouche Rekia, présumé né en 1913 à Oued Fodda, wilaya de Chlef (ex-El Asnam).**

La prise de conscience patriotique l'a amené à adhérer, dès 1938, au PPA (Parti du peuple algérien), militant activement dans la région de Oued Fodda. Et au lendemain de la dissolution de ce parti, il poursuit clandestinement son militantisme patriotique. Et lorsque le MTLD (Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques) voit le jour, il y devient membre jusqu'au moment où il décide de rejoindre l'aile armée de l'Organisation secrète nationaliste (OS). Et selon le militant nationaliste, M. Ahmed Mahsas, il aurait assisté à la réunion de Zeddine à la fin de l'année 1948. Son activité au sein de l'Organisation secrète consistait à sensibiliser les masses populaires à l'impératif de l'insurrection patriotique contre l'ordre colonial. Et à l'issue de la dissolution de l'OS, Mohamed Marouf, qui était surveillé de près par l'administration coloniale, sera incarcéré à la prison de Tizi-Ouzou le 29 avril 1950. Puis le 9 mai 1950, il sera transféré à la prison de Blida où il subira d'horribles et odieuses tortures. Il y passera près de deux ans et demi d'emprisonnement, et lorsqu'il obtint sa libération en mai 1952, il poursuivra son militantisme politique avec la même détermination patriotique qu'auparavant. Ce qui lui vaudra d'être privé de tout droit au travail et l'obligera à quêter sa pitance ailleurs.

## Le lion du Dahra et de l'Ouarsenis

Lorsque survient le déclenchement historique de la Révolution algérienne, il adhérera à titre individuel au Front de libération nationale, y militant politiquement jusqu'à ce qu'il rejoigne les rangs de l'Armée de libération nationale dans les monts du Dahra (Bissa) en 1956 avant de se retrouver par la suite dans les monts de l'Ouarsenis. De l'avis du militant

nationaliste M. Kerad Aïssa, le moudjahed Marouf dit Maraf Mohamed contribua par son engagement sans faille à l'aiguinement du sens du combat patriotique jusqu'au sacrifice suprême chez les militants de la cause nationale. Mohamed Marouf a occupé plusieurs fonctions importantes, notamment commissaire politique, chargé de l'information «morchid» dans la zone 3 de la Wilaya IV en 1958, devenant un cadre dans les hautes instances directionnelles de l'ALN. Il est connu pour avoir pris part à différentes batailles dans les régions du Dahra et de l'Ouarsenis, y poursuivant son combat patriotique de 1956 jusqu'à son martyre en 1960. L'authenticité de membre de la direction politique du Front de libération nationale du GPRA et de membre du conseil de la zone de combat de la Wilaya IV du martyre de la Révolution, feu Maraf dit Marouf Mohamed ben Abdelkader, est établie par la décision de la commission d'authentification du ministère des Moudjahidine en date du 14 novembre 1994. Par ailleurs, dans des archives attestant de la détention du chahid Mohamed Marouf, il est signalé dans un document de la Sûreté coloniale que le défunt a fait l'objet d'un mandat d'arrêt n°III/84 en date du 22 octobre 1956, délivré par le juge d'instruction d'Orléansville (ex-El Asnam, aujourd'hui Chlef), soit à la même date de l'arraisonnement pirate de l'avion transportant certains chefs historiques de la Révolution algérienne par les forces aériennes de l'occupant.

Les représentants de l'ordre colonial n'étaient pas sans savoir que Maraf dit Marouf Mohamed a côtoyé plusieurs grandes personnalités politiques nationalistes durant son activisme militant, dans le maquis ou dans les prisons avant de succomber dans les monts de l'Ouarsenis en 1960.

Un martyr tombé  
dans l'oubli

Passé dans l'oubli jusqu'à être méconnu, selon son fils Ahmed, le rappel du sacrifice suprême du défunt, à l'instar de celui de tous les glorieux choudhada du devoir national, ne pourrait être vivace et s'inscrire pleinement dans l'optique des nobles idéaux des martyrs que si les commémorations se fassent dans un esprit de continuité de l'édification progressiste du pays et la consolidation de ses atouts majeurs, dont la sauvegarde des intérêts vitaux des jeunes générations montantes et de la nation, en général. La symbolique de la transmission du flambeau des hommes de Novembre 1954 à travers les âges, ne trouvant évidemment sa parfaite signification historique que dans le devoir de ranimation de la flamme sacrée des Révolutionnaires.

Dans un but, non pas de stériles évocations remémoratives, mais dans l'optique d'une dynamique d'action allant de l'avant, s'attelant principalement, cela va sans dire, à la poursuite inlassable et à un autre niveau, du combat libérateur et émancipateur des contrées et couches populaires de l'ensemble du territoire national de l'Algérie postindépendance.

Ce n'est qu'à cette condition de franchissement d'étapes évolutives et promotionnelles concrètes du pays que l'on pourrait se targuer un jour d'avoir été fidèles au message de celles et ceux qui ont obtenu l'indépendance et légué la mission de son héritage à gérer à tous ceux qui ont pris en main les destinées de la nation.

Le devoir de mémoire, n'étant pas naturellement, sans rappeler aux vivants qu'un jour ou l'autre, la conscience de chaque responsable sera comptable de tous ses actes positifs ou négatifs devant le tribunal de l'Histoire, du peuple et de Dieu qui jugera de ce qu'on a fait de l'«Amana» sacrée des martyrs.

Mohammed Ghriss

## CHRONIQUE DE MAÂTKAS

Hommage à mon  
enseignant  
du primaire

Agouni Bouffelo est un très joli village à Maâtkas. Agouni signifie une plaine. Une plaine entourée de très belles collines constellées de villages voisins.

Au milieu du village se trouve notre petite école primaire «Hedjer-Saïd». Tout le monde est passé par là. Quand je suis rentrée dans cette école, j'ai eu la chance d'être parmi les élèves de M. Si Ziani. Comment pourrai-je oublier ce jour, j'étais tellement joyeuse !

Cher enseignant, on te doit aujourd'hui beaucoup, avec toi on a découvert la classe, les cahiers, les stylos, on a appris à écrire et à lire ; aujourd'hui, la majorité des élèves de cette classe ont fait des études supérieures, mais dans tout ça, on n'a pas oublié les réceptions qu'on a apprises par cœur avec toi (madrassati hana arrahil, ami nasour ennar...) malheureusement tu devais changer d'école au bout de 4 ans : tes adieux étaient sous forme de conseils. Tu as dit à chacun de nous ses qualités et ses défauts, j'étais la dernière à qui tu parlais, j'étais la première de la classe, tu me disais : «Fatima, tu es excellente dans toutes les matières, raisonnable, calme et sérieuse, le seul conseil que j'ai à te donner est que tu restes toi-même ; ne change jamais !»

Aujourd'hui, je tiens à te dire à travers ces lignes, que certes j'ai grandi, mais l'éducation que j'ai reçue m'accompagnera là où j'irai. Combien de femmes et d'hommes à qui tu as enseigné les bases du savoir !

En leurs noms à tous, je te dis qu'on est reconnaissants envers toi, que les années d'école primaire étaient les plus belles avec toi !

Je salue aussi tous les camarades, Yassine, Mustapha, Djamilia, Ouiza et tous les autres.

Que Dieu te bénisse notre cher enseignant, on avait, on a et on aura toujours beaucoup de respect pour toi.

M. F. - étudiante

## CONTES DU TERROIR

## Devons-nous aussi boire l'eau de «notre» puits ?

On raconte qu'il était une fois un petit village juché sur le flanc d'une petite colline en plein milieu d'un grand espace dénudé de toute végétation, loin des tumultes de la vie bruyante urbaine et qui vivait paisiblement sa vie quotidienne de tous les jours. Un petit village loin des routes et des chemins de fer et des tracasseries ordinaires de la vie moderne. Un petit village enclavé et isolé au milieu de nulle part qui regroupait en son sein une petite population composée de paysans, d'artisans et de journaliers qui vivaient misérablement et qui vaguaient tranquillement au fil du temps depuis que le village existe.

Au milieu du village, il y avait un puits creusé par les villageois pour le besoin et la consommation en eau potable où tout le monde se servait quotidiennement pour faire sa provision d'eau.

Mais un jour, une terrible fatalité tomba sur le village. Une partie des

habitants du village adultes et enfants furent frappés de folie soudaine du jour au lendemain, sans qu'on sache les raisons de cette démence. Les hommes, les femmes ainsi que les enfants erraient, gesticulaient et divaguaient bêtement au milieu du centre du village sans esprit.

Alors, le chef du village et quelques sages qui étaient lucides et qui possédaient leurs facultés mentales intactes se rendirent au village voisin et ramenèrent avec eux le médecin pour combattre l'épidémie et connaître son origine et soigner également les malades atteints de cette maladie mystérieuse.

Après la visite des lieux et des malades, le diagnostic du toubib est sans appel. Il ne faut plus boire l'eau du puits. Son eau n'est pas pure. Elle est viciée et polluée et souillée par un microbe qui sème la folie chez celui qui la boit. Aussitôt, le message est donné pour alerter tous

les habitants du village pour préserver la santé de ceux qui ne sont pas touchés par la folie.

L'information étant diffusée, tout le monde devait se tenir de se rapprocher du puits.

Il fallait se débrouiller pour trouver de l'eau ailleurs pour boire, même s'il fallait faire des kilomètres tous les jours. Mais avec le temps, la corvée de l'eau était devenue très pénible et fatigante chaque jour pour les habitants, et des incrédules décidèrent de violer l'interdiction et de boire l'eau du puits qui était sur place, au lieu de se fatiguer à aller la chercher dans les autres points d'eau, même au risque de tomber malade.

Aussi malgré les avertissements des sages, certains inconscients n'ont pas cru devoir écouter la voix de la raison et prendre au sérieux l'interdiction de boire l'eau du puits et continuèrent à se ravitailler comme à l'ordinaire de l'eau du puits. Et le cercle de la folie commença à

s'agrandir de jour en jour et les tarés se multiplièrent chaque jour qui se leva jusqu'à toucher l'ensemble de la population, à l'exception des sages qui avaient gardé toute leur raison en se gardant de boire l'eau du puits.

Malgré les avertissements répétés, les villageois continuèrent à boire l'eau du puits et les sages ne cessaient de sensibiliser les autres individus qui n'étaient pas contaminés. «Faites attention, leur disaient-ils, ne buvez pas de cette eau ! Autrement vous allez tous disjoncter et perdre la tête». Mais rien n'y fit, chaque jour avait son lot de fous. Tout le monde étanchait sa soif au puits.

Tout le village était sous l'emprise de la folie. Les gens avaient perdu la raison et agissaient comme des débilés. Les esprits étaient ailleurs et les gens criaient, riaient, se bousculaient, se battaient comme des fous et faisaient tout le contraire de la raison partout dans le village. Alors, les sages se trouvèrent pris au piège et

isolés des villageois qui ne les reconnaissaient plus. La population était folle à lier. Et les fous évitaient de parler aux sages devenus indésirables.

Alors, poussés par la solitude et les aléas du temps, ils décidèrent en un commun accord de suivre le chemin de la folie et le lendemain, chacun de son côté se dirigea vers le puits pour boire et étancher sa soif pour devenir fou à son tour comme leurs semblables. Et à partir de ce jour, tout changea pour eux, ils s'intégrèrent au reste de la population devenue folle pour ne pas avoir écouté la voix de la sagesse.

La leçon à tirer de cette histoire : est-ce que nous sommes aussi tenus de suivre la file de l'inconscience ? Devons-nous aussi boire l'eau de «notre puits» ? Faut-il aussi qu'on boive l'eau de notre puits pollué par la corruption, l'injustice, le mépris, la hagra...

Hamid Dahmani